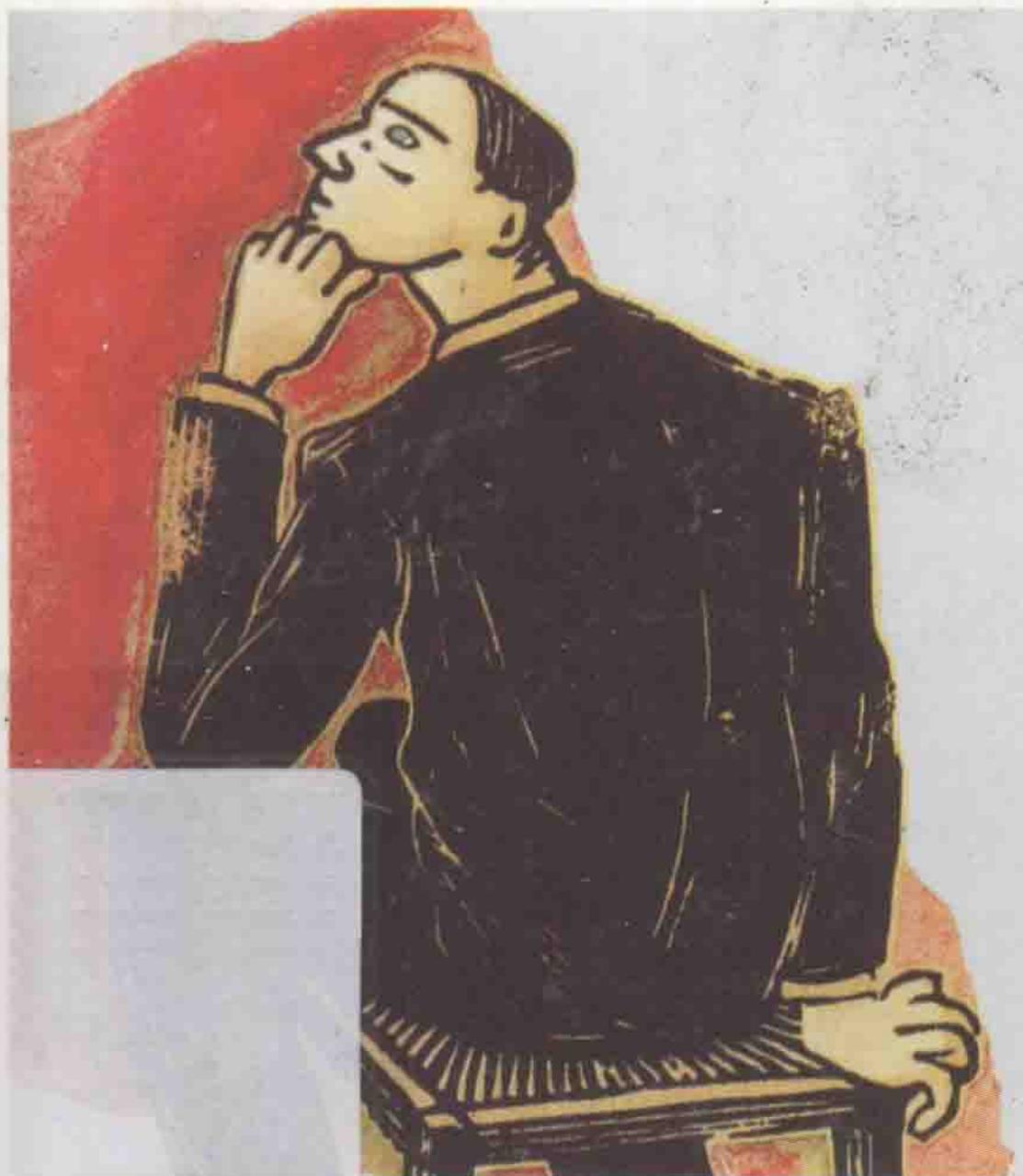


Jean Anouilh

Le bal des voleurs

Texte intégral, dossier



folio
PLUS

FOLIO PLUS

Jean Anouilh

Le bal
des voleurs

COMÉDIE-BALLET

La Table Ronde

© *La Table Ronde*, 1958.
© *Éditions Gallimard*, 1998. *pour le dossier*

PERSONNAGES

PETERBONO
GUSTAVE
HECTOR
LORD EDGARD
LADY HURF
JULIETTE
ÉVA
DUPONT-DUFORT PÈRE
DUPONT-DUFORT FILS
LE CRIEUR PUBLIC
LES AGENTS DE POLICE
LA NOURRICE
LA PETITE FILLE
LE MUSICIEN

} *voleurs.*

} *ses nièces*

} *financiers*

PREMIER TABLEAU

Le jardin d'une ville d'eaux de style très 1880, autour du kiosque à musique.

Dans le kiosque un seul musicien, un clarinet-tiste, figurera l'orchestre. Au lever du rideau il joue quelque chose d'extrêmement brillant.

La chaisière va et vient. Les estivants se promènent sur le rythme de la musique. Au premier plan, Éva et Hector unis dans un baiser très cinéma.

La musique s'arrête, le baiser aussi. Hector en sort un peu titubant. On applaudit la fin du morceau.

HECTOR, *confus.*

Attention, on nous applaudit.

ÉVA *éclate de rire.*

Mais non, c'est l'orchestre ! Décidément vous me plaisez beaucoup.

HECTOR, *qui touche malgré lui ses moustaches et sa perruque*

Qu'est-ce qui vous plaît en moi ?

ÉVA

Tout.

Elle lui fait un petit bonjour.

Ne restons pas là, c'est dangereux. À ce soir, huit heures, au bar du Phœnix¹ *. Et surtout si vous me rencontrez avec ma tante, vous ne me reconnaissez pas.

HECTOR, *langoureux.*

Votre main encore.

ÉVA

Attention, lord Edgard, le vieil ami de ma tante, est en train de lire son journal devant le kiosque à musique. Il va nous voir.

Elle tend sa main, mais elle s'est détournée pour observer lord Edgard.

HECTOR, *passionné.*

Je veux respirer votre main.

Il se penche sur sa main, mais tire subrepticement de sa poche une loupe de bijoutier et en profite pour examiner les bagues de plus près. Éva a retiré sa main sans rien voir.

ÉVA

À ce soir .

Elle s'éloigne.

* Les notes, établies par Anna Dizier, figurent p. 143.

HECTOR, *défaillant.*

Mon amour...

Il redescend sur scène, rangeant son outil et murmurant très froid.

Deux cent mille. Ce n'est pas du toc².

À ce moment entre le crieur public avec son tambour. On s'est massé autour de lui. On écoute.

LE CRIEUR PUBLIC

Ville de Vichy. La municipalité, soucieuse de la sécurité et du bien-être des malades et des baigneurs, les met en garde et les informe : que nombre de plaintes ont été déposées par les estivants tant à la mairie qu'au commissariat central, place du Marché. Une dangereuse bande de pil-pockets³.

Il a prononcé difficilement ce mot, la clarinette le souligne, il se détourne furieux.

Qu'une dangereuse bande de...

Il bute encore sur le mot, c'est la clarinette qui le joue...

est en ce moment dans nos murs. La police municipale est alertée... Tant en civil qu'en uniforme, les agents de la force publique veillent sur les estivants...

En effet, suivant un gracieux trajet à travers la foule, des agents entrecroisent leurs sinuosités pendant qu'il parle.

Cependant chacun est invité à observer la plus grande prudence, particulièrement sur la voie publique, dans les parcs et tous autres lieux fréquentés. Une prime en nature est offerte par le Syndicat d'initiative à qui donnera un indice permettant l'arrestation des voleurs... Et qu'on se le dise !...

Roulement de tambour. Pendant qu'il lisait, Hector lui a subtilisé son énorme oignon⁴ de cuivre et son gros porte-monnaie. La foule se disperse, on entend le roulement de tambour et la harangue qui reprennent au loin. Hector a été s'asseoir au premier plan. La chaisière s'avance.

LA CHAISIÈRE

Un ticket, Monsieur, pour votre fauteuil ?

HECTOR, *magnanime.*

Puisque c'est l'usage.

LA CHAISIÈRE

C'est soixante-cinq centimes.

Pendant qu'il cherche sa monnaie, la chaisière lui vole son portefeuille, puis la grosse montre et le porte-monnaie du crieur public qu'il venait lui-même de voler.

HECTOR *a saisi la main dans sa poche.*

Hé ! dites donc, là, vous !..

*La chaisière se débat et va se sauver ;
elle perd sa perruque.*

HECTOR *s'exclame.*

Mais tu es fou, mon vieux !

*Il soulève légèrement sa moustache et
sa perruque.*

C'est moi.

LA CHAISIÈRE, *remettant sa perruque.*

C'est Peterbono.

Oh, pardon ! C'est également moi. Bonne matinée ?

HECTOR

Ce porte-monnaie, cette montre, un briquet.

PETERBONO, *qui les examine.*

C'est la montre du crieur, je la connais, elle est en cuivre. Je l'avais remise dans la poche de ce pauvre bougre ainsi que le porte-monnaie qui, tu peux le vérifier, ne contient que vingt et un sous et un récipissé de mandat. Quant au briquet, nous en avons déjà neuf cent treize, dont deux seulement en état. Je t'ai connu meilleur ouvrier, Hector !

HECTOR

J'ai rendez-vous, ce soir, avec une fille dont je ne tarderai pas à être l'amant et qui a plus de deux cent mille francs de perles au doigt.

PETERBONO

Nous verrons cela. Dis-moi, tu as remarqué la petite là-bas ? Le collier ?

HECTOR, qui la lorgne avec les jumelles qu'il porte en bandoulière.

Mazette⁵ ! Les pierres sont énormes.

PETERBONO

Pas de fausse joie ! Tu as des verres grossissants. Mais allons-y tout de même. Le coup de la petite monnaie. Je fais l'insolente et tu intervies.

Ils traversent la scène avec une nonchalance terriblement affectée et s'approchent de la jeune fille.

Un ticket, Mademoiselle. C'est soixante-cinq centimes.

LA JEUNE FILLE

Voilà.

PETERBONO se met à crier.

Ah ! non, je n'ai pas de monnaie, vous entendez, pas du tout de monnaie ! Non, non, non, non... Je n'ai pas de monnaie !

HECTOR intervient.

Comment, pas de monnaie ? Mademoiselle, je vous en prie. Permettez-moi de remettre cette insolente à sa place...

Bousculade avec la chaisière à la faveur⁶ de laquelle Hector essaie de voir comment fonctionne le fermoir du collier de la jeune fille.

LA JEUNE FILLE *se dégage brusquement.*

Ah non !

HECTOR *recule, stupéfait.*

Comment non ?

PETERBONO

Pourquoi non ?

La jeune fille soulève sa perruque, c'est Gustave.

GUSTAVE

C'est moi.

HECTOR *en tombe assis.*

C'est gai.

PETERBONO *explose.*

Voilà ce que c'est que de travailler sans ordre ! Ah ! je ne suis pas secondé, je ne suis pas secondé... Vous êtes des galopins ! Voilà tout ! Des galopins ! Et si votre pauvre mère ne vous avait pas confiés à moi pour que je vous apprenne le métier, je vous flanquerais à la porte, vous entendez ? à la porte... sans vous payer votre mois de préavis. Et avec tous les tours que vous m'avez joués, je vous attends devant les prud'hommes !...

À *Gustave, sévère.*

Tu n'as rien fait, toi, ce matin, naturellement ?

GUSTAVE

Si, deux choses. D'abord ce magnifique portefeuille

PETERBONO

Voyons cela.

Il l'examine, puis soudain se fouille inquiet.

À qui l'as-tu fait, ce portefeuille, et où ?

GUSTAVE

Je l'ai fait boulevard Ravachol à un vieux monsieur avec une grande barbe blanche...

PETERBONO *achève, terrible.*

Un pantalon à carreaux, un cronstadt⁷ et un rase-pet⁸ vert olive, n'est-ce pas, imbécile ?

GUSTAVE, *tremblant.*

Oui, Monsieur Peterbono... Vous m'avez vu ?

PETERBONO *tombe affalé sous ce dernier coup.*

C'était moi, imbécile, c'était moi !... Je vous dis que nous ne couvrirons même pas nos frais !

GUSTAVE

Mais j'ai autre chose, Monsieur Peterbono...